

L'intrus

1.

Lorsqu'elle s'éveilla sur le canapé du salon, Marie, malgré la brume qui engourdisait encore son esprit, entendit qu'il pleuvait. En dépit de la diffusion des meilleurs titres de Fernandel sur Radio Gourmandise, elle s'était assoupie en fin d'après-midi, sûrement à cause du confort du canapé et de la fatigue accumulée lors de cette longue journée de fête. Il était désormais vingt heures au cadran lumineux de l'horloge électrique pendue au mur du salon.

La journée avait débuté tôt, par une promenade solitaire pour Marie, ruminant de sombres pensées, et par une bataille de polochons pour ses quatre nouveaux amis, rencontrés la veille, et qui l'avaient recueillie chez eux. Marie avait profité de la fraîcheur du jour naissant, avant que ne s'abatte sur elle la canicule de cette fin d'été, pour repenser à son passé. Le visage de sa grand-mère, qui était morte à présent, hantait son esprit, lui rappelant les circonstances tragiques de sa non moins tragique disparition. Elle qui lui répétait toujours: « Tiens-toi droite! Bonne à rien! Traînée! » et autres douceurs après l'avoir enfermée dans le placard ou la cave... C'était sa mort qui avait décidé de l'avenir de Marie, tout comme de son vivant sa grand-mère lui avait dicté ses actes. Mais tout cela n'avait plus d'importance à présent. Et c'est seule que Marie avait marché, marché, et marché encore pour tâcher d'oublier...

La journée s'était poursuivie dans le même état d'allégresse pour les convives, mais pas pour Marie qui restait triste. Malgré le champagne et le caviar, malgré l'étalage de toutes les richesses de la villa « Mon Cœur », Marie n'avait pu rejoindre le délire des quatre jeunes gens. Eux avaient pleinement profité du luxe clinquant de la villa, propriété du père de Jean-Eudes, banquier à Paris. Pour le déjeuner, un traiteur

avait apporté du homard et des huîtres de première qualité, pour fêter dignement... la vie, à laquelle rendaient hommage chaque jour les jeunes débauchés, en sacrifiant l'argent si aisément acquis par leurs parents. Résidant habituellement dans la capitale, ils étaient aussi loin du tourment du chômage, de l'insécurité et de la vie réelle, que Marie en était proche.

Au bout du compte, lasse de toutes ces futilités, Marie s'était allongée. Malgré les bruits, les cris, elle avait réussi à retrouver le calme des chambres d'hôpitaux.

En ce début de soirée l'air était humide et lourd à l'intérieur de la maison. Marie sut, grâce à son don de médium hérité de sa mère trop tôt disparue, qu'un orage se préparait. Cela fut confirmé par la suite par le bulletin météo crachoté par la radio portable, toujours allumée. Toute la journée, le soleil avait brillé sans discontinuer, à tel point qu'on avait dû ouvrir toutes les fenêtres pour ne pas étouffer dans la chaleur de ce mois d'août. Le seul reproche que l'on pouvait faire à la villa, monstre de technologie et d'ingéniosité, c'était de retenir la chaleur. Le fait d'ouvrir les fenêtres avait donc permis de faire circuler le peu d'air en mouvement à l'extérieur.

Apparemment, les deux couples, Jean-Eudes, Sabrina, Martial et Catherine, rencontrés par hasard la veille, l'avaient abandonnée pour une promenade nocturne. Effectivement, il n'y avait pas un bruit dans la maison. « Ils n'ont sûrement pas voulu s'embarrasser de moi » supposa Marie.

Cette idée la laissa pensive. Elle lui rappelait que malgré tous ses efforts, ses difficultés à avoir des relations normales avec les autres faisaient d'elle une solitaire, une exclue. Elle avait pourtant cru, l'espace d'une journée, que les quatre

sympathiques jeunes gens ne regrettaient pas de l'avoir invitée à passer les quinze prochains jours avec eux. Elle avait pensé que les remarques acides des deux garçons sur sa réserve n'étaient qu'une invitation à la détente ; que les âpres critiques des deux filles sur son look indéfini étaient des conseils pour qu'elle s'améliore et se sente mieux dans sa peau. Mais, malgré leur apparente bonne foi, ils l'avaient laissée seule, alors qu'elle avait tant besoin de compagnie.

Rassemblant les coussins qu'elle avait jetés à terre durant son sommeil agité de cauchemars, la jeune femme découvrit un magazine. C'était un magazine de tricot datant de mai 1983, proposant les nouveaux modèles de l'hiver. Elle se lança dans la lecture de ce journal, tout à fait insolite dans cette villa opulente. Le patron d'un modèle de pull à torsade retint un moment son attention.

A la radio, l'animateur à la voix nasillarde interrompit le programme musical pour annoncer un flash d'information:

« Nous vous rappelons l'évasion d'un psychopathe de l'asile de Fouilly-les-Bains, dans la nuit d'hier. D'après nos renseignements, il se trouverait toujours dans la région de Poitou-Charentes. N'hésitez pas à signaler à la police tout individu suspect... »

Marie était toute interloquée par cette nouvelle. Justement, la maison de vacances dans laquelle elle se trouvait se situait tout près de Fouilly-les-Bains, dans le Poitou... Dans cette maison somme toute inconnue, Marie se sentit bien seule...

2.

Tout d'un coup, un éclair furieux éclaira la nuit, et juste après, un grondement de tonnerre se fit entendre. Brusquement, la lumière s'éteignit. Une panne de courant ? Cela tombait sous le sens. Mais Marie ne put s'empêcher de ressentir un doute. Elle pensa au fou furieux qui errait dans les parages. Les fenêtres, restées ouvertes, permettait à n'importe quel psychopathe d'entrer, de couper le secteur pour s'offrir une proie plus facile.

« Tu délirés, ma vieille! pensa Marie, tu es en sécurité ici. Il ne peut plus rien t'arriver. »

Malgré ce raisonnement à la logique implacable, elle ne réussit pas à se sentir en sécurité. La villa isolée, inconnue, si brillante et si luxueuse quelques minutes auparavant, lui paraissait désormais bien lugubre. Fermement décidée à agir, elle se leva pour aller chercher une lampe torche et se dirigea à tâtons vers la cuisine.

Soudain, tandis qu'elle inspectait le four, un craquement à l'étage la fit sursauter. Elle fit un tel bond que sa tête alla heurter la paroi du four, et se dégageant, elle poussa une exclamation de surprise. Immédiatement elle porta la main à la tête, pour évaluer l'ampleur des dégâts. Quand elle toucha son crâne endolori, elle sentit une matière poisseuse. Elle chercha une source de lumière pour l'examiner, et aperçut le cadran lumineux du four à micro-ondes situé juste au-dessus de sa tête. Le cadran lumineux du four à micro-ondes ? La maison n'était-elle pas censée être la proie d'une panne de courant? Alors elle se souvint : le matin même, Jean-Eudes avait donné une conférence fort intéressante sur l'aboutissement technologique de ce four à micro-ondes «une autonomie de 24 heures, entre autres... » ; avant de se diriger vers le frigo qui pouvait aussi procurer de la glace pillée colorée. Marie se ressaisit alors. Rien de plus normal

qu'un cadran lumineux qui fonctionne même en cas de coupure de courant. En portant sa main à portée de la lumière du cadran, elle vit avec horreur...

« Du sang ! »

Elle prit une profonde inspiration, puis expira par la bouche comme on le lui avait appris, pour mieux analyser la situation et éviter de se laisser aller à la panique. Le sang provenait de la blessure à la tête occasionnée par le sursaut. Une fois ce point éclairci, elle réalisa avec étonnement que le craquement, cause de son effroi, avait été causé par le poids de quelqu'un marchant sur le parquet. Or, elle était sûre d'être seule dans la villa.

N'ayant trouvé de lampe torche ni dans le réfrigérateur ni dans le tiroir à couverts, la jeune femme décida d'abandonner ses recherches. Elle se lança à l'aveuglette à l'assaut de l'intrus, si intrus il y avait... Elle gravit l'escalier doucement, évitant de faire craquer les lattes de bois.

« Espèce de sottise, se répétait-elle, tu n'as rien à craindre... »

Malgré cela, elle se tenait sur ses gardes, les mains crispées sur les pans de la jupe longue obligeamment prêtée par Catherine. Marie était effrayée par l'obscurité de la maison, et le courant ne revenant pas, elle était désormais persuadée que cette panne d'électricité n'était pas un accident...

Cette pensée la fit frissonner et de petites gouttes de sueur commençaient à perler sur son front, sa nuque, collant ses cheveux à ses joues.

Arrivée au palier du premier étage, elle vit une porte ouverte sur une pièce apparemment vide. La jeune femme s'arrêta. Elle scruta le mur du fond de la chambre,

éclairé par la lueur de la lune, espérant et redoutant tout à la fois le signe d'une présence. Elle avait tant besoin d'aide !

Là, elle distingua une ombre menaçante. Le profil hideux découpé sur le mur la fit trembler de plus belle. Son cœur s'emballa et elle éprouva une inquiétude intense. Était-ce le fou dangereux, un inoffensif cambrioleur ou tout simplement la marque du délire d'une jeune femme en proie à la solitude ?

Sans prendre le temps de chercher une réponse, parce qu'elle sentait le danger tout proche, Marie fit brusquement volte-face pour s'enfuir. Mais là, impossible de faire le moindre mouvement. Son corps ne répondait plus à l'appel pourtant clair de sa raison : « Fuis ! »

Lorsqu'elle entendit à nouveau le craquement sinistre du plancher, son cœur s'arrêta, puis s'emballa à nouveau ; sortant Marie de sa tétanie. Elle descendit alors rapidement l'escalier. L'ombre avait dû sentir sa présence, car elle crut entendre une respiration saccadée qui la poursuivait. Ou alors était-ce une fois de plus son imagination ? Mais le souffle chaud qu'elle sentait dans son cou, toutes ses sensations, étaient bien réelles ! Il ne pouvait s'agir d'un rêve ; elle vivait pourtant un cauchemar !

Elle accéléra l'allure, sans se retourner, possédée par le besoin de sortir au plus vite de cet endroit, et à présent folle d'angoisse...

En courant, elle traversa la cuisine et la salle à manger, puis arriva à la porte d'entrée. Précipitamment, elle appuya de toutes ses forces sur la poignée, tira la porte à elle... Rien ne vint. La porte était fermée à clé !

Affolée, Marie tenta de trouver une pièce où elle put s'enfermer. Là, elle pourrait dans un premier temps se protéger du fou, avant de songer à s'enfuir.

L'intrus semblait lui laisser un peu d'avance, comme par jeu, car il n'était plus derrière elle. Elle songea à la bibliothèque. Pour l'atteindre, il fallait passer par le salon. En le traversant, elle trébucha sur une chaise. La malheureuse se plia en deux de douleur et tomba à terre en poussant un cri.

3.

Son assaillant, qui jusque-là l'avait cherchée dans la cuisine, entendit son gémissement. Il accourut précipitamment dans le salon, faisant résonner sur les dalles de marbre les semelles de ses chaussures.

Tout à fait consciente de l'imminence du danger, Marie se recroquevilla en attendant son meurtrier. Dans cette posture d'enfant apeuré, elle espérait tromper l'individu qui la pourchassait. Cette technique avait naguère fait ses preuves lorsque, seule, terrifiée, elle essayait d'éviter les coups de sa grand-mère. Coincée dans un réduit à balais, sa grand-mère ne pouvait la voir. Mais cela ne faisait que retarder l'échéance, et les coups étaient bien plus redoutables par la suite.

Pour l'heure, des gouttes de sueur de plus en plus abondantes inondaient son visage, et la peur paralysait la jeune femme. Elle suffoquait, elle s'étouffait dans un halètement silencieux. Les pas se rapprochaient, ses yeux habitués à l'obscurité pouvaient à présent voir l'ombre menaçante, hésitant près d'un buste en bronze, contournant un pilier... Mais le salon n'était pas assez vaste pour soustraire Marie au flair de son agresseur : la seconde d'après, il fondit sur elle, faisant valser la chaise sur laquelle elle avait elle-même trébuché une minute auparavant. Il la tenait.

Elle sentit alors qu'on la mordait et une douleur aiguë la saisit au poignet. Elle poussa un cri dément, de souffrance et de rage mêlées. Bien décidée à se battre, Marie se démena comme une forcenée, essayant de soulever le poids énorme de son assaillant pour se remettre sur pied. Elle agrippait et mordait tout ce qu'elle trouvait, avec l'énergie du désespoir.

Tandis que Marie et son adversaire se battaient encore, la jeune femme se rappela le couteau qu'elle avait subtilisé plus tôt dans la cuisine et qu'elle avait

dissimulé dans la poche du gilet emprunté à Sabrina. Si seulement elle avait pu l'atteindre ! Mais ses mains étaient aux prises avec l'agresseur. En proie à la panique, Marie tenta de se renverser sur le côté et aussitôt les deux adversaires roulèrent l'un sur l'autre, tandis que retentissaient leurs cris de rage.

Marie manquait d'air, elle était essoufflée, comme lors de ces crises d'angoisse qu'elle connaissait depuis son enfance. Des larmes de gosse, celles de la petite fille qu'elle n'avait jamais pu être, lui piquaient les yeux. Elle sentit venir la fin, Sa mort, qu'elle s'était surprise à souhaiter des années auparavant, lorsque la douleur des coups et les humiliations devenaient inhumaines. Mais, dans un sanglot de rage furieuse, dans un sursaut de volonté, elle jura qu'elle ne mourrait que par ses propres mains. Alors, elle trouva la force de renverser son adversaire. Une fois éloignée du corps de l'assaillant, et tout en le maintenant au sol d'une main, elle sortit le couteau de sa poche de l'autre, et le brandit au-dessus de sa tête.

Et, juste comme elle se disait que cette sordide bataille contre un psychopathe évadé allait prendre fin, la lumière fusa dans la pièce. Immédiatement, le combat cessa. Marie cligna des yeux pendant quelques secondes avant de s'habituer à l'éclat de la lumière artificielle.

4.

Des rires fusèrent en direction du seuil de la porte. Relevant la tête, elle les vit. Dans sa lutte, elle n'avait pas entendu entrer Sabrina et Catherine. Deux secondes plus tard, Jean-Eudes finissait de descendre l'escalier, et rejoignait les deux jeunes filles.

« C'est bon, j'ai rétabli le courant » dit-il d'une voix guillerette.

Sans même avoir le temps de se demander où était Martial, le quatrième acolyte, Marie comprit que c'était lui son adversaire. Fronçant les sourcils, elle baissa lentement le bras qui tenait encore le couteau de cuisine.

« Eh bien ! Tu tiens la forme toi au moins, sous tes airs de fille réservée, fit Martial, toujours étendu à terre. Tu m'as mordue comme une possédée !

- Avoue que tu as eu les jetons, on t'a bien eue ! ajouta Catherine. »

Marie ne répondit pas. Elle restait pétrifiée : comment avaient-ils pu lui faire ça ? La main tenant toujours fermement le couteau, elle se leva lentement. Gênés par le troublant silence qui suivit, Jean-Eudes commença à s'expliquer :

« On a eu cette idée en entendant le flash d'information à la radio. Toi, tu dormais, et on en avait marre de patauger dans la piscine. Comme ils annonçaient un complément d'information une heure après, on était sûr que tu l'entendrais.

- Martial s'est proposé pour tenir le rôle du psychopathe, ajouta Sabrina.

- Les psychopathes ne jouent pas un rôle, riposta Marie d'une voix sourde. »

Mais les quatre jeunes gens ne l'écoutaient pas. Catherine reprit :

« Moi ça m'a éclatée de la voir flipper comme ça, pas vous ? »

- Si !! répondirent les autres en chœur.

Marie se tenait toujours près de Raoul qui s'était maintenant relevé.

« Vous vous êtes moqués de moi, dit-elle. » Et sa voix semblait venir d'outre-tombe.

Sa raideur, sa pâleur renforçaient cette impression.

« Calme-toi, c'était juste une blague, lança Martial, plus très sûr de lui.

- Vous avez ri, c'est moi qui vais rire maintenant... » Et en disant cela, elle planta le couteau de cuisine dans la poitrine de Martial, tellement surpris qu'il n'esquissa pas un seul geste de défense. Elle répéta l'opération plusieurs fois très rapidement, tandis que Sabrina s'écriait :

« Mais t'es complètement barge ! Arrête ! »

La frayeur qui transparaisait sur son visage amusa Marie. Quel joyeux retournement de situation ! De sa gorge s'échappait à présent un rire sonore et effrayant... un rire diabolique... Elle pensait à sa panique à elle, lorsqu'elle avait tenté de s'enfuir de cette maison, lorsqu'elle fuyait les coups de sa grand-mère. Tout se confondait dans sa tête. Martial gisait à présent sur le sol, inanimé, tandis que ses trois amis se tenaient les uns les autres, s'éloignant à reculons.

« C'est toujours celui qui rit le dernier qui s'amuse le plus, c'est bien connu, » dit Marie d'un ton badin.

Sa voix s'était faite plus douce, plus caressante. Elle songeait à sa grand-mère, qui l'avait élevée.

« Après tout, on dit toujours : rira bien qui rira le dernier ! Et aujourd'hui encore, c'est moi qui vais rire la dernière... »

Elle se tut et regarda une dernière fois les visages terrorisés de ses trois amis. Elle connaissait cette terreur, celle qui vous pétrifie devant le danger. Ils n'avaient pas amorcé un seul geste pour s'enfuir. Elle les tenait. Les remarques lancinantes de sa

grand-mère lui martelaient l'esprit : « Traînée... pourriture... Tire-toi de là, salope, ou je te fous dans le placard ! » Pour effacer la douleur de ces souvenirs, Marie, en transe, hurla : « NOOOOOOON ! »

Les yeux révulsés, elle s'approcha des trois jeunes gens.

EPILOGUE

« Des nouvelles concernant l'évasion du psychopathe, dans la nuit du 25 Août à Fouilly-les-Bains : la jeune femme, car il s'agissait d'une personne de sexe féminin, âgée de vingt-cinq ans, a ajouté à son palmarès quatre nouvelles victimes.

Répondant au nom de Marie Troezniq, elle avait déjà assassiné sa grand-mère et six autres personnes, avant que la police ne l'arrête et qu'elle ne soit internée. Les forces de l'ordre ont découvert sur les lieux un véritable carnage : les victimes ont été éventrées avec un couteau de cuisine.

Les causes de ce drame n'ont pu être établies, mais une enquête est en cours. Les autorités chargées du dossier n'ont pas voulu nous faire part de leurs conclusions. Néanmoins elles vous recommandent la plus stricte attention... »